

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6^{ème} ANNÉE, No 289—SAMEDI, 16 NOVEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. ALBERT MESNARD, ARCHITECTE
Photographie Archanbault — Photo-gravure par Armstrong



LA BASILIQUE DE QUEBEC
Photographie Vallée.—Photo-gravure par Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 NOVEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Bibliographie.—Les Conseils pratiques de la Cousine Jeanne, par G. A. Dumont.—Chronique de la mode, par Blanche Valmont.—Explication de nos gravures : Le lieutenant-colonel Martin ; La basilique de Québec ; Le roi Dom Luis de Portugal ; La mode.—M. Albert Mesnard, architecte, par D. P.—Poésie : Le terre ou nous allions prier, par Frid Olin.—Notes historiques.—Poésie : Philippino, par René LeMay.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Choses et autres.—Variétés.—Recréations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama, suite.

GRAVURES : Portrait de M. Albert Mesnard, architecte.—Vue de la Basilique de Québec.—Portrait de Dom Luis Ier, roi de Portugal.—Québec : Vue de la terrasse Dufferin.—Portrait de M. O. Martin, M.P.P., décédé.—Deux gravures de mode.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



** Connaissez-vous Tadoussac ?

C'est un charmant endroit de villégiature, mais dont peu de personnes connaissent exactement l'importance historique, et c'est avec plaisir que je viens de lire un excellent ouvrage, une monographie écrite de mains de maître : *Voyage au pays de Tadoussac*, par J. Edmond Roy.

Roy est un chercheur, un érudit, un passionné de notre histoire, un conteur charmant et—*rara avis*—un modeste.

Le site de Tadoussac, le souvenir de ce poste qui rendit tant de services aux premiers Français arrivés en Canada, le Saguenay et ses sombres beautés devaient séduire l'imagination d'un écrivain de la valeur de Roy, mais il a su maîtriser la folle du logis pour produire un livre sérieux et faire de l'histoire, en nous laissant supposer qu'il nous donne un simple récit de voyage, tant son style agréable sent peu la recherche et le travail.

C'est un secret que beaucoup d'écrivains voudraient connaître.

Nous étions parvenus sur un coin de falaise,
Véritable balcon d'où l'on pouvait à l'aise
Contempler dans sa fière et rude majesté
Du morne Tadoussac l'horizon tourmenté.
Du haut de ce plateau, dans cette nuit tombante,
L'ombre était solennelle et la scène absorbante.
Ici, le Saint-Laurent qu'on entend bourdonner
Vaguement, et qui laisse à peine deviner
Ses lointains vapeurs noyées dans les ténèbres.
Là, le Saguenay noir, avec ses pics célèbres
Qui, jetant des flois d'ombre opaque aux alentours,
Semblent comme un amas de fabuleuses tours
Pleines de je ne sais quel frouche mystère.
Dressé la pour garder la ténébreuse arête.
A nos pieds le bateau bondé de voyageurs,
Dont les fanaux, hissant leurs sanglantes rougeurs,
Ainsi que des reflets de brûlante oriflamme,
Dans la pénombre, au loin, font brasiller la lame.
Et puis, par-dessus tout, un beau ciel étoilé
Faisant, cintre d'azur de points d'or constellé,
Comme un dôme féerique à ce sombre estuaire...

Après la lecture de ces beaux vers du barde canadien, il faut lire encore la description que nous fait Roy de Tadoussac et de ses environs.

Mais je vous laisserai ce plaisir et j'userai de la permission que me donne l'auteur de piller dans son livre pour vous donner quelques renseignements.

Cela ne vous donnera guère qu'une pâle idée de sa valeur.

Quelques mots à propos des églises de Tadoussac dont la dernière, la chapelle actuelle, est si célèbre.

"Lorsque l'hiver annonce ses approches, écrivait un des analystes de l'ordre des Jésuites, que toute la contrée se dispose à changer son habit vert en un habit blanc, et que le cristal se forme petit à petit sur le bord des rivières, les sauvages se séparent pour aller faire la guerre aux élans, aux cerfs, aux caribous, aux ours, aux castors. Chacun tire vers son quartier, n'allant néanmoins qu'aux endroits dont ils sont convenus avant que de se séparer les uns des autres, afin de ne pas se nuire dans les batteries de chasse. Tous les Pères se retirent alors à Québec".

Avant leur départ, les missionnaires choisissaient parmi les plus instruits, des chefs de la prière qui étaient chargés de rappeler à leurs frères les notions religieuses qui leur avaient été données pendant l'été. C'était à eux que l'on remettait des calendriers pour reconnaître les jours de fête et de dimanche afin de les faire observer. A eux incombait le soin de résoudre les difficultés qui pourraient survenir, d'indiquer les prières à réciter dans la maladie, la tristesse, quand la chasse manquait, quand il fallait traverser des lacs ou des rivières difficiles. Ces chefs improvisés avaient parfois plus de zèle que de raison, comme tous les nouveaux convertis.

Un hiver, se voyant dans leurs grands bois, éloignés du missionnaire, ils souhaitèrent tout à coup passionnément d'entendre la messe. L'un d'eux se présenta et en fit les cérémonies avec tout l'appareil d'un esprit trop fervant. Une vieille femme entendit les confessions.

A ceux qui avaient commis quelques fautes, on leur fit avouer publiquement, puis on les fustigea sans pitié, et l'on peut juger de la surprise du missionnaire, quand il arriva au printemps, et qu'il entendit le récit naïf des prouesses religieuses de ces bonnes gens.

Longtemps il n'y eut sur la côte nord du Saint-Laurent, que des églises volantes.

Ce ne furent d'abord que de longues cabanes d'écorces ou de feuillage, dans le genre de celles que les sauvages dressaient à Tadoussac en 1642. Plus tard les traiteurs de ce dernier poste, réservèrent dans leur comptoir, une chambre où le Saint-Sacrement était exposé.

En 1656, la compagnie des Cent-Associés donna aux Jésuites une pièce de terrain en cet endroit, pour y construire une église et une résidence. Une entrée du journal tenu par les Pères, à Québec, nous indique qu'en 1659, l'établissement projeté était à peu près terminé.

Cette première église de Tadoussac était en pierre, Montréal n'avait encore qu'une église en bois.

Dans l'incursion que les Iroquois poussèrent jusque sur ces rivages en 1661, le temple primitif paraît avoir échappé à la ruine, mais il fut détruit quatre ans après par un incendie.

En 1668, lorsque l'évêque de Laval s'arrêta en visite pastorale dans la mission de Tadoussac, le temple n'avait pas encore été rebâti et les sauvages durent, à leur grand regret, recevoir le chef de la prière dans une cabane d'écorce, mais les fermiers du poste la reconstruisirent bientôt, car c'était pour eux un puissant moyen de grouper les sauvages autour de leur comptoir de traite.

L'église actuelle, vieille pour notre pays, date de 1747, alors que Mgr Pontbriand était évêque de Québec.

On a trouvé, il y a quelques années, en faisant des fouilles sous les murs de la chapelle, une plaque de plomb de six pouces carrés environ, où sont gravées les lignes suivantes :

L'an 1747, le 16 mai. M. Cuznet, fermier des postes, F. Doré, commis, Michel Lavoye construisaient l'église, le P. Coquart, jésuite, m'a placé.

J. H. S.

Cette plaque de plomb, avec son inscription

grossièrement gravée à la pointe du couteau, et les quelques notes du P. Coquart, voilà tout ce qui nous reste sur l'origine de la chapelle de Tadoussac.

Elle n'a rien de remarquable, au point de vue artistique, ajoute M. Roy, la vieille chapelle de Tadoussac. Le chercheur ou l'archéologue ne trouvera-là ni les tours élancées, ni les portiques grandioses, ni les arcades harmonieusement agencées des temples gothiques. Ces populations naïves, qui vivaient de chasse et de pêche, n'attachaient point leur gloire à élever d'imposants édifices. Chapiteaux et pilastres, festons ou astragales, valaient-ils la flexible écorce de bouleau et les bois de cèdre odorant ? Au sauvage qui faisait sa demeure de son canot renversé et qui n'avait souvent pour oreiller que le sable des grèves, l'édifice le plus simple, pourvu qu'il fut bâti à la mode européenne, devait paraître déjà une merveille.

Le plan de l'église de Tadoussac est simple. C'est un parallélogramme de trente pieds de long sur vingt-cinq de largeur. La façade donne sur la baie et du fronton garni d'un large vitrail, la vue est superbe.

Le toit fortement incliné est surmonté d'un humble campanille où domine la cloche presque trois fois séculaire, la cloche de 1647 que les sauvages prenaient tant de plaisir à entendre, qui après avoir été sauvée de l'incendie de 1661, a résisté à toutes les vicissitudes des temps, et que la tradition attribue à la munificence du roi-soleil.

** Le Père de la Brosse, le dernier Jésuite qui ait prêché l'évangile aux populations du Golfe, a laissé de profonds souvenirs à Tadoussac, et Roy esquisse sa vie avec un talent supérieur, et les travaux accomplis par ce missionnaire sont si extraordinaires, que l'on croirait vraiment qu'ils tiennent du roman ou de la légende, si les registres des nombreux endroits qu'il a parcourus n'avaient gardé fidèlement la trace de son passage.

Plusieurs légendes sont racontées au sujet de sa mort, mais une tradition fidèle a conservé tous les détails de ses derniers moments, dont les circonstances mémorables étaient, du reste, de nature à frapper tous les esprits.

"La veille de sa mort, le P. de la Brosse paraissait en parfaite santé. C'était un vieillard grand et robuste, avec de beaux cheveux blancs, une figure ascétique et une parole inspirée.

"Pendant tout le jour il avait vaqué aux devoirs de son ministère, confessé, baptisé, prié à son ordinaire dans la chapelle de Tadoussac.

"A la tombée de la nuit, le P. de la Brosse alla prendre quelques heures de récréation dans la maison d'un des officiers du poste. Il fut gai et aimable, comme toujours, il descendit même à faire quelques parties de cartes avec ses hôtes. Vers neuf heures, il se prépara à partir.

"Après avoir souhaité le bon soir à tout le monde, il se recueillit un moment et, prenant un ton solennel, il dit :

"—Mes amis, je vous dis adieu, adieu pour l'éternité, car vous ne me verrez plus vivant sur la terre. Ce soir même, à minuit, je serai corps. Vous entendrez, à cette heure là, sonner la cloche de ma chapelle : elle vous annoncera ma mort. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez venir vous en assurer par vous-mêmes. Mais je vous prie, ne touchez point à mon corps. Demain, vous irez chercher, à l'Île-aux-Coudres, M. Compain, pour m'ensevelir et me donner la sépulture. Il vous attendra aux bout d'en bas de l'île. Ne craignez point de partir, quelque temps qu'il fasse. Je réponde de ceux qui feront ce voyage."

"On crut d'abord que le père voulait plaisanter, mais il insista avec un air de conviction et d'autorité qui ne permettait pas de doute.

"—Mon père, lui fit observer un des employés du poste, votre santé ne paraît pas du tout altérée, votre figure n'annonce pas la souffrance. Comment pouvez-vous croire, avec de pareils signes de vie, que votre fin soit si prochaine ?

"—Mon enfant, repartit le père, vous reconnaîtrez avant le jour la vérité de mes paroles, et il se retira.

"Tous restaient stupéfaits après le départ du bon père, n'osant croire à la réalité de cette prophétie.

“Ceux qui ont des montres, les mettent sur la table et attendent avec anxiété. Dix heures sonnent, puis onze, puis minuit, alors la cloche de la chapelle commence à sonner.

“Tous se lèvent comme un seul homme, saisis de frayeur, ils accourent vers la chapelle. Ils entrent.

“A la lueur de la lampe du sanctuaire, ils entrevoient dans le cœur la robe du bon P. de la Brosse. Il était prosterné à terre, immobile, le visage dans ses deux mains jointes, appuyé sur la première marche de l'autel.

“Il était mort”.

* * Tout n'est pas rose dans la vie royale.

La reine Nathalie, de Serbie, après des échecs répétés, a enfin obtenu l'autorisation de voir son fils.

En arrivant en présence de sa mère, le jeune roi, bambin d'une dizaine d'années, fit le salut militaire, puis lui adressa les paroles suivantes qui lui avaient été dictées par son tuteur :

“Comme roi, je suis tenu au respect de *ma personne*, de nos lois et de la constitution, et ces obligations m'ont obligé, à mon grand regret, de refuser de voir ma mère ; j'étais sous les ordres de mon père, qui m'a involontairement donné sa couronne, et aux désirs duquel je dois me conformer aussi rigoureusement que possible. A l'heure qu'il est, il m'est permis de saluer ma mère comme reine de Serbie, sur le sol Serbe, et j'espère qu'elle ne causera d'ennuis ni à la régence ni au gouvernement. Elle peut être sûre qu'elle gardera toujours la place qui lui est réservée dans mon cœur.”

Ces petites polissonneries ont été rédigées par son tuteur, comme il est dit plus haut, et elles donnent une idée de la valeur intellectuelle de ce pédant qui me semble élever son pupille d'une singulière manière.

La reine Nathalie, en femme d'esprit et de cœur qu'elle est, a fort bien compris les petites méchancetés de ce discours, et a répondu avec beaucoup de bon sens et de simplicité.

“Mon cher enfant, vous êtes trop jeune pour parler de cette manière. Vous devriez jouer avec les enfants de votre âge, vous appliquer à l'étude et à obéir à vos professeurs. Honorez votre père et votre mère, spécialement votre père, à qui vous devez votre couronne. Mais souvenez-vous que vous êtes un fils de la Serbie, et que vous devez toujours être prêt à tout sacrifice pour votre pays.”

Quelle différence, quel contraste entre la prose de l'idiôt tuteur et les paroles émues et patriotiques de la reine !

Le jeune roi se mit à rire et se jeta dans les bras de sa mère.

Leon Leduc

BIBLIOGRAPHIE

Les Conseils Pratiques de la Cousine Jeanne, concernant la toilette des dames, des messieurs, le linge, l'ameublement, le voyage, les fleurs, etc. Un fort joli volume cartonné toile orange. Prix : \$1.00. En vente à la librairie Ste-Henriette (G. A. et W. Dumont), 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

Nous accusons réception de ce charmant petit livre qui est on ne peut plus intéressant et instructif. La partie typographique est très bien faite.

Pour plus de détails, nous renvoyons nos lecteurs à l'article intitulé : *Conseils Pratiques*, fait par l'un de nos collaborateurs.

Ne quittez point un ancien ami, car l'amitié d'hier ne saurait lui ressembler.—BENJAMIN SULTE.

Quelque grand que soit le bonheur, il en est un plus grand encore, c'est celui d'être estimé digne du bonheur dont on jouit.—FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

Le monde est un écho qui redit comme on lui dit ; dites du bien des autres si vous voulez qu'on en dise de vous.—OSCAR DUNN.



LE TERTRE OU NOUS ALLIONS PRIER :

A MES BONNES SŒURS

“C'est que la vie est un mystère triste
“Dont la toi seule a trouvé le secret.”

Labbé GERBET

Oui, l'absent se rappelle un saint pèlerinage
Que nous faisons, jadis, tous trois ensemble, au soir ;
Souventefois mon cœur le reprend, ce voyage,
Il en revient toujours plein d'un nouvel espoir !

Oh ! la vie, en effet, c'est un profond mystère
Que l'esprit des humains a peine à soutenir ;
C'est ce que nous prêchait le tombeau solitaire
Où j'allais avec vous, et prier et bénir !

Prier, pour soulager notre douleur amère.
Demander le pardon de ceux qui ne sont plus ;
Et bénir le Seigneur d'avoir pris notre mère
Pour la mettre, plus tôt, au rang de ses élus !

Elle est là, sous le sol, sa dépouille si chère,
Celle qui fait l'objet de nos regrets cuisants ;
Pour tromper les ennemis, l'amertume d'un père,
Bien morne est le foyer, hélas ! tristes enfants !

Novembre !... cette année, ah ! qu'il est froid, sévère !
Plus que jamais, il semble ent-oure de chagrins !...
Mais, allez à la tombe, y dire la prière,
Et les jours nebulux redeviendront sereins.

Car, lorsque nous prions sur la bénite terre
Qui cache à nos regards ce dépôt précieux,
Il en sort une voix qui nous murmure : espère,
Et que l'écho redit dans les vallons des cieux !

L'âme, alors, se retrempe, elle croit, elle est fière
De marcher, pour la palme, au combat journalier,
Aussi, pour tant de pleurs qu'il nous coûta naguère,
Nous l'aimons bien “ce tertre où nous allions prier.”

Oui l'absent se rappelle d'un saint pèlerinage
Que nous faisons jadis, tous trois ensemble, au soir ;
Souventefois mon cœur le reprend, ce voyage,
Il en revient toujours plein d'un nouvel espoir !

Fridt Olm

Montréal, novembre 1889.

LES CONSEILS PRATIQUES DE LA COUSINE JEANNE

L'autre jour, en arrivant au bureau du MONDE ILLUSTRÉ, on me remit un volume en me disant tout simplement :

—Lisez.

Comme je suis quelque peu bibliomane, j'acceptai de suite.

D'ailleurs, le petit volume qu'on déposait entre mes mains avait si bonne apparence, sous sa couverture orange, sur laquelle se détache en lettres noires le titre du livre : *les Conseils pratiques de la Cousine Jeanne*. J'en fais ici tous mes compliments à l'éditeur, M. Ernest Kolb.

De retour chez moi, je me mis à parcourir l'ouvrage que l'on venait de me remettre, et c'est après l'avoir lu que je viens en parler à mes lecteurs.

* *

Je vous dirai tout d'abord que Cousine Jeanne est vraiment pratique. Et, en le disant, je ne surprendrai personne, car tous ont encore présent à la mémoire les charmants petits articles reproduits par LE MONDE ILLUSTRÉ et publiés primitivement dans le *Supplément du Petit Journal* de Paris.

Elle est de plus très économe. Avec rien, elle fait beaucoup et bien. Et son petit livre aurait pu avoir pour titre : Paraitre bien avec peu d'argent.

Elle ne veut pas cependant que ses compagnes s'habillent d'une manière antédiluvienne, c'est-à-dire qu'elles ne suivent nullement la mode. Telle n'est pas sa pensée. Ce qu'elle veut, c'est une mode pratique et très économique. Pour vous en convaincre, mesdames, veuillez l'écouter un instant :

La coquetterie est obligatoire, dit-elle. Il faut être coquette, mais coquette dans le bon sens du mot, c'est-à-dire : soignée, propre, décentement arrangée—gentiment même si on le peut.

La coquetterie ainsi comprise est presque une vertu, ca

c'est une marque de déférence pour autrui—un sacrifice même parfois, fait à ceux qui vous entourent.

En effet, nous n'avons pas le droit d'imposer à nos parents, à nos relations, la honte de recevoir ou d'accompagner une personne qui se ferait remarquer par la négligence de sa tenue—peut-être par le ridicule d'une mise contraire aux usages.

S'il est parfaitement admis qu'on manque d'élégance, parce qu'on peut sans déshonneur manquer d'argent, il n'est jamais permis de manquer d'ordre, de goût ni de convenance.

Et la première condition, ajoute Cousine Jeanne, est de suivre—sans les exagérer—la fantaisie, le goût du moment : la mode, en un mot.

Je voudrais maintenant vous exposer les conseils, tout à fait pratiques, que Cousine Jeanne donne aux dames pour leur permettre de suivre la mode, sans trop demander au budget de leurs époux, ces grincheux qui trouvent toujours les dépenses trop élevées. Mais je ne le ferai pas, car il me faudrait reproduire en entier le volume. Je pourrais peut-être en faire un résumé, mais je ne me le permettrais cependant pas, pour ne pas déflorer la phrase correcte, polie, agile de l'auteur.

Cousine Jeanne s'occupe non-seulement de la toilette de la femme, mais aussi de celle de l'homme et de l'enfant. Personne n'est oublié. Dans une certaine partie du livre, elle nous entretient aussi de l'ameublement des maisons, et permettez-moi de reproduire ici ce qu'elle en dit :

A tout le monde je répète ai : “Ne soyez pas trop friand de nouveauté en matière de mobilier. D'abord, le nouveau d'aujourd'hui est le vieux de demain ; et comme on change moins facilement son ameublement que son pardessus, il en résulte qu'on est démodé. Ensuite les meubles de famille sont des amis doux au cœur. Et il est sain pour l'esprit de se servir des objets qui ont servi à nos parents, qui maintiennent le souvenir de ceux qui ne sont plus et leurs traditions. Enfin, un intérieur tout neuf sent toujours un peu son “parvenu” et même, oserai-je le dire ? son “aventurier,” celui qui, hier, n'était rien, n'était pas là, est arrivé d'on ne sait où !... Au contraire, rien n'inspire plus l'idée respectueuse d'un homme il faut de fond, que l'entrée dans une demeure où le bien-être, si modeste soit-il, semble de “vieille date.”

Il faut donc réparer, entretenir ce que l'on possède, le faire durer, le conserver, sans que pour cela on se prohibe les fantaisies qui le rajeunissent perpétuellement.

En cas d'installation forcément nouvelle telle que celle d'un jeune ménage, je conseille l'économie.

Aujourd'hui, il est possible de se meubler avec très peu de chose. Le gros meuble n'est plus de rigueur. Aucune dépense n'est obligatoire, et le goût fait des merveilles.

Il ne faut pas se presser pour l'achat des objets qui ne sont pas de première utilité. En butinant, on rencontrera de véritables occasions ; et ce sera une des joies des jeunes époux que la découverte des choses qui pareront leur nid.

Je voudrais encore citer d'autres passages des *Conseils pratiques*, mais il faut que je m'arrête. A tous ceux qui voudraient pousser plus loin leur connaissance avec les *Conseils*, je les invite à se procurer cet intéressant petit volume. Tous ont à y gagner.

* *

J'allais terminer sans vous faire connaître Cousine Jeanne, coupable oubli de ma part. Je le répare en vous présentant Mme Georges Régnal, femme de lettres, auteure de plusieurs romans écrits en collaboration avec son mari.

Je ne vous dirai rien de Mme Régnal comme écrivain. Son talent comme tel est trop connu. Vous avez pu admirer depuis longtemps son style plaisant, agréable, distingué.

Voulez-vous connaître maintenant Cousine Jeanne comme femme ? Oui ? eh bien, veuillez lire les lignes suivantes que j'extraits de la préface des *Conseils*, écrite par M. Blaise Thibert (Georges Boyer) :

Vous êtes une honnête femme, dit-il, une excellente ménagère, une mère parfaite, et vous avez au bout de votre aiguille un joli brin de plume ; cela ne gêne rien, jamais bonne chose n'ayant perdue à être écrite en bon langage.

Or, notre journal (*Petit Journal*) est destiné aux hommes sans doute, mais aussi aux femmes de bien, c'est-à-dire à celles qui ont le respect du foyer, l'amour de la famille, tabernacle de la Patrie.

Vous êtes parfaitement digne de leur parler ce langage qu'elles entendent, ce n'est point là un mince éloge que je vous adresse.

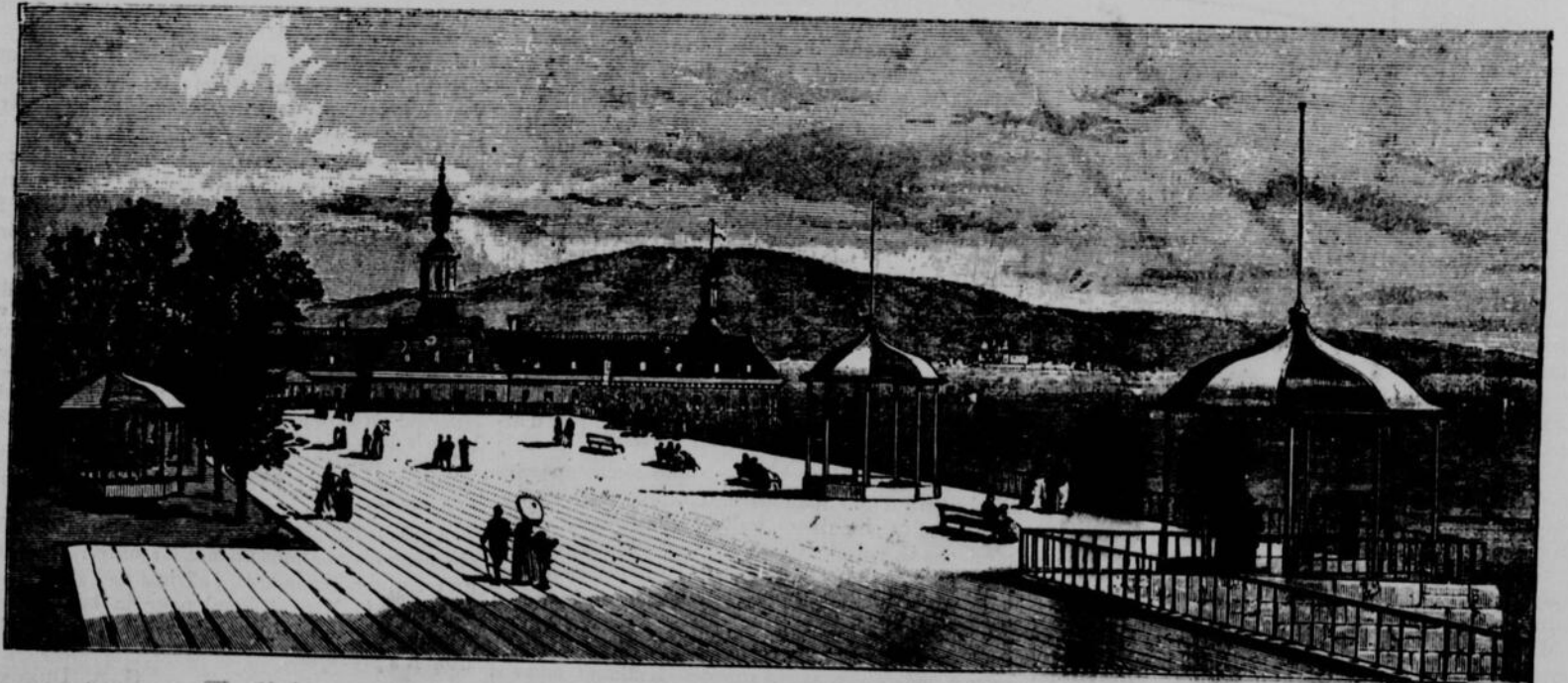
Après cette dernière citation, j'avoue bien franchement n'avoir plus un mot à ajouter. Mais avant de terminer, cependant, j'offrirai mes sincères félicitations à Mme Régnal pour la bonne pensée qu'elle a eue de réunir en volume ses excellents *Conseils pratiques*.

G.-A. DUMONT.

Novembre 1889.



S. M. DOM LUIS IER, ROI DE PORTUGAL, DÉCÉDÉ



QUÉBEC. — VUE DE LA TERRACE DUFFERIN

CHRONIQUE DE LA MODE

Ah ! Les chroniques de la mode ! Qui donc pense à tout le souci qu'elles peuvent donner, à une époque où tout le monde désire et demande du changement, de la nouveauté, et où personne ne sait en trouver ? Cela vient-il de ce que nous avons tout épuisé et que, ne voulant décidément pas mettre leur chemise sur la tête, les femmes sont bien obligées ou de s'en tenir aux modes présentes, ou de revenir vers le temps passé pour y trouver quelque chose qui ait l'apparence de la nouveauté. Mais nous y avons déjà puisé de bien des manières, dans ces temps passés.

Sous ce rapport-là, nos mères étaient bien plus favorisées que nous ; elle n'avaient qu'une mode, une seule forme choisie, que tout le monde devait adopter, et le champ se montrait vaste et fécond pour l'avenir. Nous, nous avons puisé partout, et tout a été exploré à un tel point, que certaines femmes du monde très élégant pensent sérieusement, pour se sortir de la banalité que commencent à avoir tous les costumes, à choisir celui d'une province quelconque, où les types se sont encore conservés, pour s'en habiller allégrement en leur donnant, avec la conservation de la forme, la richesse des étoffes dont elles disposent avec le gonflement de leur bourse. Pour cela, la Bretagne, la Normandie et plusieurs provinces du midi de la France offrent encore une marge assez large pour que l'on puisse y penser, au moins pour une saison. Après, les pays de toute l'Europe nous offriront des types de costumes assez curieux pour ne pas nous laisser, de longtemps encore, au dépourvu.

En attendant, comme la fraîcheur commence décidément à se faire sentir, on pense sérieusement aux pardessus qui, sans être encore tout à fait ceux de l'hiver, n'en sont pas moins tenus de nous apporter de la chaleur. Il semble, cette année, que ce soient les manches qui sont appelées à jouer le plus grand rôle dans toutes ces sortes de vêtements. Pour tous, elles seront ou très longues, ou très larges, et quelquefois l'un et l'autre. Les cols se feront également très hauts, et beaucoup, en s'évasant au-dessus du cou, prendront cette forme Médicis, si souvent revenue à la mode.

Les redingotes, dont le succès dure depuis si longtemps, comme durent toutes les choses d'une incontestable commodité, ne semblent point disposées à disparaître encore cet hiver. A peine si l'on songe à leur faire subir quelques changements, pour les moderniser un peu. Ces changements se résument par la plus grande ampleur que l'on donne au derrière de la jupe à laquelle on fait, à la ceinture, deux ou trois plis très larges et profonds, donnant, dit-on, beaucoup plus de grâce à la façon dont ils retombent en s'évasant. Le second et le plus important changement est l'adjonction de la pèlerine carrick, que l'on voit aujourd'hui sur la plupart des pardessus à corsage collant. Avec leurs trois ou quatre collets, ils ont quelque chose d'étrange qui ne plaît pas à tout le monde, mais les font, au contraire, adopter avec empressement par toutes les femmes qui aiment ce qui change.

Tous les vêtements courts, considérés comme plus toilettes pour les jeunes femmes, seront couverts avec broderies de passementeries ou de soutaches, qui seront les garnitures.

On parle beaucoup, dans certains milieux, du retour de l'ancienne rassaque, dont le succès date au moins d'une trentaine d'années ; mais ce retour n'est pas encore assez accentué pour que je vous l'annonce d'une façon définitive. En se pressant trop d'adopter une mode un peu prématurée, on s'expose à des regrets, qu'il vaut mieux s'éviter en attendant un peu.

Les plumes joueront aussi un très grand rôle dans la garniture des manteaux de toutes sortes, surtout pour ceux qui ne seront pas brodés, et les marabouts en galons posés à plat, les plumes d'autruches, etc., se voient déjà en masse, et comme garnitures économiques, sur tous les manteaux qui n'ont pas une très grande valeur. Pour ces derniers, elles font nécessairement place aux riches et belles fourrures, dont le règne ne cesse jamais.

Comme vêtements d'intérieur, on conservera de toutes les formes, et les jaquettes qui, pour les jeunes filles, restent aussi vêtements de sorties. Seulement, pour l'intérieur on peut leur donner les formes les plus originales, et la veste bretonne, que l'on a déjà portée plusieurs fois, sera considérée comme l'une des plus jolies. Elles seront charmantes en drap de couleur très claire, ou blanc, et ornées de broderies multicolores, ou de galons brodés de nuances un peu tranchantes sur le fond de la veste.

Les petits sequins ou les boutons plats, en argent, cousus comme on le sait, par groupes de trois ou de cinq au-dessus les uns des autres, sont indispensables sur ce genre de petites vestes courtes, qui devront s'ouvrir sur une chemisette de surah ou sur une chemise de flanelle, suivant la température à laquelle on devra être soumis.

Il est un genre de coiffure, dont les femmes, surtout les jeunes, ne se préoccupent pas moins ; je veux parler de la coiffure en cheveux. Les toutes jeunes filles laissent surtout leurs cheveux étendus sur leurs épaules ; cette manière de se coiffer est non seulement très jolie, mais elle a aussi le très grand avantage de faire prendre l'air aux cheveux, qui y gagnent énormément en épaisseur et en longueur. La seconde manière des jeunes filles est la coiffure catogan, qui consiste à ramener tous les cheveux sur la nuque, en les séparant ou en les relevant à racines droites sur le front. On les tresse, et on relève la tresse jusqu'à la base, où on l'attache avec un ruban et un gros nœud couleur de la robe. Pour les femmes plus âgées, c'est-à-dire depuis vingt-cinq jusqu'à cinquante ans, les cheveux légèrement bouclés sur le front, tombent légèrement en pointe frisée en se relevant en pouf au dessus de la tête, avec petite touffe au-dessus, forment une coiffure assez jolie pour aller à tous les visages, surtout lorsque les cheveux sont noirs. Les cheveux blonds s'accommodent mieux des cheveux frisés un peu sur toute la tête et retombant en boucles autour du chignon. Pour les femmes ayant perdu toute prétention à la jeunesse, je ne connais rien de plus joli que l'ancienne coiffure à la Sévigné. C'est vous dire que coiffures basses ou hautes sont aussi adoptées les unes que les autres.

Nos lectrices trouveront dans une autre page l'explication des deux gravures ci-dessus.



No 1.—Grand manteau en drap vert bouteille



No 2.—Manteau Robespierre

NOS GRAVURES

LE LIEUT.-COLONEL MARTIN, M.P.P.

Le lieutenant-colonel E.-O. Martin, député de Rimouski à la législature de Québec, est mort le 5 courant, à la suite d'une paralysie dont il avait été frappé à la dernière session. Cette mort, qui cause un deuil si général, était depuis quelque temps attendue. Le coup n'en est pas moins pénible ni la perte moins grande pour le public aussi bien que pour la législature, dont le défunt était un des membres les plus populaires et les plus respectés.

Edouard-Onésime Martin naquit à Rimouski en 1842. Il était fils de feu Henri Martin, cultivateur, et de madame Marie Dessaint. Après avoir complété son cours d'études au séminaire de Québec et au collège Sainte-Anne, M. Martin s'établit dans sa ville natale où il s'occupa de commerce, et ne tarda pas à se faire une très belle position dans le monde de affaires.

M. Martin s'était toujours activement occupé de choses militaires. Pendant plusieurs années, il commanda le bataillon provisoire de Rimouski.

Aux élections de 1886, le lieutenant-colonel Martin se porta candidat et fut élu député nation. Il était le frère de M. H. Martin, député à la législature du Manitoba.

Nous offrons à la famille du défunt l'expression de nos plus sincères condoléances.



LE LT.-COL. MARTIN, M.P.P., POUR RIMOUSKI, DÉCÉDÉ

LA BASILIQUE DE QUÉBEC

Le premier édifice religieux bâti à Québec fut la chapelle élevée par Champlain, et détruite en 1629. Lors de la prise du fort par Thomas Kerth. La seconde église fut Notre-Dame de Reconnaissance, incendiée en 1640. La troisième est la Basilique actuelle. La première pierre en fut posée le 23 septembre 1647, par le R.P. Jérôme Lalemant, qui faisait alors les fonctions curiales. Cette pierre se trouve à l'angle du chœur, du côté de l'évangile.

On employa, pour payer les premiers frais de construction, trois mille peaux de castors ; le commerce ne se faisait alors que par échange.

La première messe dans cette église fut dite en 1650 ; mais les offices publics ne commencèrent qu'en 1657. L'église avait la forme d'une croix latine et le clocher s'élevait sur le transept. Elle mesurait cent pieds de longueur sur trente-huit de largeur ; la paroisse canonique fut érigée en 1664 ; l'église avait dès lors un orgue, qui fut consacrée par Mgr Laval, en 1666. Le premier curé en titre fut l'abbé de Bernières.

En 1687, on résolut d'allonger l'église par le portail, et l'on fit venir de Paris un architecte, M. Hilaire Bernard. Les deux tours carrées actuelles furent bâties, mais une seule fut terminée : c'est le beffroi qui existe encore.

La description qu'à faite le R.P. Charlevoix de la cathédrale, lors de son passage à Québec en 1724, n'en donne pas une idée bien avantageuse :

La cathédrale, dit-il, ne serait pas une belle église dans un des plus petits bourgs de France ; jugez si elle mérite d'être le siège du seul évêché qui soit dans tout l'empire français de l'Amérique, beaucoup plus étendu que ne l'a jamais été celui des Romains. Son architecture, son chœur, son grand autel, ses chapelles, sentent tout-à-fait l'église de campagne. Ce qu'elle a de plus passable est une tour fort haute, solidement bâtie, et qui, de loin, a quelque apparence. — (*Journal Historique*, p. 73).

Le 23 décembre 1745, il fut décidé, en assemblée publique, de rebâtir l'église d'après les plans de M. Chaussegros de Léry. Les anciennes murailles furent utilisées et les piliers actuels de la nef en sont une partie ; les bas côtés datent aussi de cette époque. Les travaux furent terminés le 15 novembre 1748, c'est-à-dire cent ans après la première construction.

La cathédrale, incendiée lors du siège de 1759, fut rebâtie en 1768 par un architecte canadien, M.

Lafleche, qui utilisa les mêmes murs, mais le sanctuaire fut allongé de vingt-deux pieds, et les travaux furent terminés en 1773. La longueur totale de l'édifice est actuellement de deux cent seize pieds, sur une largeur de quatre-vingt-quatorze pieds.

Le baldaquin, les statues et autres ornements furent exécutés à la fin du siècle dernier, par M. Jean Baillargé. La voûte qui, primitivement, était à caisson, a été reconstruite en 1820 ; l'horloge, qui a longtemps donné l'heure à la ville, avait été posée en 1823. Ce ne fut qu'en 1843 qu'on eût le mauvais goût de faire disparaître l'ancien portail pour le revêtir en pierre de taille ; heureusement qu'on a épargné le beffroi dont la lanterne a été faite d'après le modèle qui existait avant l'incendie de 1759.

La sacristie maintenant en usage a été bâtie en 1829 ; les poêles russes, qui rendent la cathédrale si confortable en hiver, ne furent posés qu'en 1839 ; et c'est en 1874 qu'elle a été créée basilique mineure.

Ces renseignements exacts nous ont été fournis par deux professeurs de l'Université-Laval, à qui nous offrons nos plus sincères remerciements.

MORT DU ROI DE PORTUGAL

Le roi Dom Luiz de Portugal est décédé le 19 octobre, à Cascaes, miné par une maladie de langueur qui, depuis plusieurs mois, était devenue incurable.

Né le 31 octobre 1838, monté sur le trône le 11 novembre 1861, le roi Dom Luiz a régné vingt-huit ans moins quelques jours, et son règne a été des plus féconds pour son pays, surtout par le grand nombre des entreprises nationales parachées ou en cours d'exécution.

Nature sincère, esprit remarquablement cultivé, véritable homme d'État sous des dehors presque timides, le roi partageait son temps entre ses chères études et le soin de l'administration de ses peuples, qu'il aimait d'un amour ardent et qui le payaient de retour. Il avait hérité de son père un grand fonds de philosophie et sa passion éternellement juvénile pour la littérature et les arts, spécialement pour la musique.

La mort du roi Dom Luiz a causé une douloureuse émotion dans toutes les cours de l'Europe, où ce prince était universellement aimé et apprécié.

Le nouveau roi de Portugal, le duc de Bragança d'hier, se nomme Charles Ier, et la fille du comte de Paris, sa sympathique compagne, monte avec lui sur le trône.

C'est le cardinal-patriarche qui lui a administré les derniers sacrements.

LA MODE

No. 1.—Grand manteau de drap vert bouteille, à corsage et à devants plats tout unis, croisés et agrafés en dessous par des agrafes invisibles. Une garniture de passementerie, croisée, encadre un plastron uni terminé par un col rabattu. Jupe plate, plissée derrière. Grandes manches juges, séparées, ornées par un large galon en passementerie.

Chapeau de drap vert bouteille, orné dessus par un oiseau couché.

No. 2.—Manteau Robespierre en drap brique croisé à la taille, orné de grands revers en velours brique plus foacé, ouvrant sur un col carrick à trois collets surmontés par un col en velours rabattu. Manches plates, à parements de velours. Jupe croisée, ouverte du bas, plate devant et plissée derrière. Capeline de velours brique, bouillonnée en dessous, ornée par des plumes noires.

M. ALBERT MESNARD

ARCHITECTE

L'architecture est une des plus nobles professions et une des plus difficiles qui existent. Il ne suffit pas pour un architecte de savoir tracer des lignes, il faut qu'il ait, inné en lui, le sentiment véritable de l'art.

L'architecture, la peinture et la sculpture sont trois rayons d'une même lumière, trois formes d'un même art. Dieu, dans sa profonde sagesse, a institué parmi les hommes deux ministères : le sacerdoce et l'art, c'est-à-dire les prêtres et les artistes. "Les prêtres, dit Charles de Ste Foi, sont les artistes de l'âme, et les artistes sont les prêtres de la forme".

Le prêtre et l'artiste se ressemblent par tant de qualités, doivent être les successeurs du Christ ; l'artiste, avant tout, doit être religieux, parce que l'art a sa racine dans la foi, et sa fleur dans la Charité. Celui dont j'esquisse aujourd'hui brièvement la biographie est un de ces hommes qui ont compris la noblesse, la haute mission de l'architecte dans la société, et qui, par leurs qualités artistiques, ont élevé dans notre pays l'architecture à un haut degré de perfection.

M. Albert Mesnard naquit le 21 juin de l'année 1847, à St-Lin, dans le beau comté de l'Assomption. Ses parents, gens très à l'aise, avaient la réputation d'être bien charitables et de bons chrétiens ; les plus belles vertus domestiques régnaient dans leur demeure.

L'enfance d'Albert s'écoula paisiblement près de si excellents parents.

Quand il eut atteint la douzième année, son père résolut de le mettre au collège pour faire un cours classique. Ce fut au collège de l'Assomption, institution qui a produit tant d'hommes distingués, que le jeune Mesnard donna les premières preuves de ses grands talents. Il se fit remarquer par son ardeur au travail et par ses nombreux succès. Il se lia alors d'une inaltérable amitié avec Wilfrid Laurier, son compagnon de collège, et aujourd'hui premier chef d'opposition à Ottawa. Après avoir fini avec succès son cours classique, et avoir hésité longtemps entre l'architecture, la peinture et la sculpture, trois branches d'art qu'il aimait beaucoup, il se décida enfin pour l'architecture. Il commença à étudier sous M. V. Bourgeault, architecte très distingué de Montréal ; celui-ci remarqua bientôt avec plaisir les grandes aptitudes de M. Mesnard pour la sculpture. Voulant mettre son talent à l'épreuve, M. Bourgeault lui confia l'exécution de trois morceaux de sculpture, comprenant la Cène pascale, le sacrifice d'Abraham et la mort d'Abel. On voit et admire aujourd'hui ces trois beaux sujets au maître autel de la chapelle du grand Séminaire de Montréal.

Cependant, quoiqu'ayant très bien réussi dans ses essais de sculpture, il préféra continuer l'architecture, et étudia de nouveau sous Bourgeault pendant environ cinq ans. Il entra ensuite au bureau de M. Perrault, un des plus habiles architectes du pays. Celui-ci, dans ce temps, fut chargé d'immenses travaux dont il confia la direction artistique et pratique à M. Mesnard qui s'en acquitta à merveille. Je nommerai parmi les grandes constructions dont il fut chargé, l'Hôtel-de-Ville

dé Montréal, le Bureau de Poste, le Collège de Montréal, la Banque Jacques Cartier, la Banque du Peuple, le Couvent de Villa-Maria, etc, bâtisses qui font la richesse et la beauté de notre grande ville.

M. Perreault, remarquant avec plaisir les nombreux succès de son élève, et voulant prendre du repos, mit son fils Maurice en société avec M. Mesnard. Ce nouveau bureau, certainement un des meilleurs de l'Amérique, fait de bien grandes affaires ; c'est de là que sont sortis les plans des belles et spacieuses églises de Varennes, de Longueuil, de Valleyfield, de St-Hubert, de St-Lin, de St-Léonard de Port-Maurice, de Ste-Thérèse, et d'un grand nombre d'autres qui font aujourd'hui l'orgueil du catholicisme tant aux Etats-Unis qu'au Canada.

Au concours de l'Université-Laval de Montréal, M. Mesnard remporta le premier prix, malgré la concurrence de plusieurs architectes canadiens et américains. Le gouvernement Mercier le nomma son architecte l'an dernier, et l'admit dans le Conseil des Arts-et-Métiers de la Province.

Comme on le voit, M. Mesnard n'est pas encore au bout de ses succès.

Dans la vie privée, notre habile architecte est un des meilleurs caractères que l'on puisse rencontrer. La qualité dominante chez lui, c'est la bonté.

Le 4 novembre de l'année 1868, M. Mesnard épousa Mlle Cordélia Beaudry, fille de Jos. Beaudry, marchand-tailleur et premier lieutenant-colonel des Carabiniers Mont-Royaux ; il a eu de cette union onze enfants, dont six vivants.

M. Mesnard est le neveu du célèbre docteur Mesnard qui, au dire du Dr D'Odette d'Orsonnets, qui l'a bien connu, fut un des plus grands savants du pays.

M. Mesnard n'est pas le seul dans sa famille qui ait tant d'aptitudes pour les beaux arts ; plusieurs de ses parents ont des talents réels pour la peinture.

Voici, retracée en quelques mots la biographie d'un homme qui fait certainement honneur à la race Canadienne française. Espérons qu'il dotera encore notre pays de monuments magnifiques qui feront notre orgueil.

D. P.

LE GROS LOT

M. Arthur Racine, 71, rue St Georges, Québec, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00, au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ.

NOTES HISTORIQUES

M. MÉDÉRIC LANCTOT, en février 1873, est nommé rédacteur en chef du *Courrier d'Outaouais*.

La CITOYENNE (compagnie d'assurance) avait pour officiers en 1875 : MM. Hugh Allan, président ; John Pratt, vice-prés. ; John L. Cassidy, directeur.

La Rév. Sœur ST AUGUSTIN (née J. Lévesque), est décédée à l'Hôtel Dieu le 14 février 1875, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, et après soixante-trois ans de cloître.

M. G. VOGT, musicien compositeur distingué du conservatoire de Berlin, donna un concert à Montréal, le 15 avril 1875. Il était assisté de Mlle Vogt.

L'INSTITUT CANADIEN avait pour officiers en 1875 les messieurs suivants, élus le 30 décembre 1874 : Jos. Doutre, avocat, président ; Ch. Alexander, député, vice-prés. ; A. Rousseau, secrétaire ; Alf. Boudreau, trésorier ; P. B. Badeaux, bibliothécaire ; directeurs : J. J. Day, Alexis Brunet, L. C. Crevier, Th. J. Claxton, N. Durand, Alfred Brunet, F. H. Robillard.



PHILIPPINE

A Mlle N. C. . . .

Une cigarette mal faite
Que je ne pouvais consumer,
Fut la cause de votre dette . . .
En deux mots je vais resumer :

C'était tout près de la rivière,
La brise tourmentait les fleurs ;
Le jour éteignait sa lumière,
Et l'amour enivrait les cœurs.

A l'approche de la veillée
Nous nous promenions tous les deux,
S'il faisait clair sous la feuillée
C'était la faute à vos beaux yeux.

Je vous donnai ma cigarette
Afin de la faire allumer ;
Manière de conter fleurette,
Qu'un timide peut réclamer.

Dans vos mains petites et blanches
Vite ! une allumette prit feu . . .
Les oiseaux dormaient dans les branches
On chuchotait encore un peu.

Philippine ! lors m'écriai-je . . .
Je vous demandai bien pardon,
Ma cigarette était un piège ;
Qu'un doux regard soit votre don.

RENE P. LEMAY.

Quebec, 1889.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Voici quelques calculs que j'ai faits pour donner aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, une idée de la grandeur incroyable les édifices de l'Exposition-Universelle de Paris.

Les surfaces couvertes par les plus grands édifices connus dans le monde, sont les suivantes :

L'église de St-Paul à Londres.	84,000	pds carrés
La tour Eiffel.	170,000	— —
Le Colysée à Rome.	172,800	— —
St-Pierre de Rome.	210,000	— —
Le Temple de Karnac ou de Thèbes, élevé par les Egyptiens.	420,000	— —
La Grande Pyramide d'Egypte.	430,000	— —
Le Palais des machines à l'Exposition.	810,000	— —
L'Edifice de la New York Life, Montréal.	4,950	— —
Le Palais de justice à Montréal.	16,000	— —
L'Eglise Notre-Dame à Montréal.	22,328	— —
Le Drill Hall, Montréal.	29,800	— —

Comme vous le voyez, l'étendue de tous ces édifices est énorme : vous avez là ce que les hommes avaient réalisé jusqu'ici de plus considérable en fait de surface couverte par la construction ; mais que diriez-vous, si l'on vous disait maintenant qu'un monarque égyptien, un beau jour, pour charmer ses loisirs, avait fait élever un palais capable de remplir à lui tout seul, toutes les surfaces occupées par les édifices que je viens d'énumérer ! Vous crieriez à la merveille, et comme bien d'autres, vous proclameriez une fois de plus que les modernes ne sont que des enfants auprès des anciens leurs pères, et que tout ce qui sort de nos jours, de la main des hommes, n'est en rien comparable aux gigantesques conceptions des temps d'autrefois.

Voilà donc ce qu'on entendrait dire par beaucoup. Eh bien laissons là maintenant l'imagination, et voyons les faits. La vérité est celle-ci : Si l'on réunissait ensemble St-Paul de Londres, St-Pierre à Rome, le fameux temple de Karnac, le Colysée et la Grande Pyramide, ces édifices ne recouvriraient qu'à grande peine la moitié de la surface du palais de l'Exposition-Universelle, qui est de 2,160,000 pieds carrés ! et encore je ne compte ici que la surface recouverte, car si vous ajoutez les jardins qui entourent ce palais, et qui, par le fait, en font partie, vous atteignez le chiffre fabuleux de quatre millions cinq cents quatre-vingt-quinze mille huit cents pieds carrés.

Voilà les faits, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'ajouter de commentaires : ces chiffres sont assez concluants par eux-mêmes !

Mais je me suis un peu éloigné de mon sujet : si vous n'êtes pas trop fatigués, reprenons notre

course et examinons en détail le contenu de ce fameux palais des machines. Voici ce qu'en dit un témoin oculaire :

" L'édifice est traversé par une grande rue qui la sépare en deux côtés ; cette voie est elle-même coupée en croix par une autre.

Ainsi se trouvent formés quatre compartiments. Nous prenons le premier à gauche. Il comprend l'outillage de diverses industries, notamment celle de la filature et du tissage, et de très ingénieuses machines pour la bonneterie. Un vaste emplacement est occupé par la société Alsacienne de constructions mécaniques. A moins d'être spécialiste, on pourra passer rapidement ; mais où la foule se porte volontiers, avec une attentive curiosité, c'est vers une exposition latérale, l'exposition des chemins de fer. Elle est placée en partie sous la tribune et en partie dans un hangar annexe. Les wagons, bien vernis, luisants, pimpants, attrayants par le confortable des installations et de nature à donner le goût des voyages à qui ne l'aurait pas, se suivent dans un majestueux alignement. Chacun aime à jeter un coup d'œil par les portières dans ces salons à fauteuils plantureux, à tapis moelleux, dans ces petites chambres à lit, qui composent pour le voyageur une bonne petite hôtellerie ambulante ; on peut franchir ainsi de longs espaces sans fatigue et sans privation, en causant, en jouant, en dormant à l'aise, avec un sentiment indéfinissable de bien être ; et par l'imagination beaucoup de gens prennent plaisir à retenir leurs places. Ils regardent aussi les troisièmes classes qui se sont bien améliorées depuis quelques années ; et les locomotives, devenues elle-mêmes des objets de luxe ; la masse énorme de leurs engins est généralement dissimulée maintenant par une enveloppe, bien vernie aussi, dans laquelle on se mirerait. Les sujets de comparaison abondent entre les inventions des diverses lignes françaises et étrangères. Les Anglais, les Américains ont leurs moyens de transport à côté des nôtres, et au fond de la Galerie, s'étalent largement les wagons et les locomotives du Grand central belge. Vous aurez du mérite si, en sortant de là, vous ne faites pas immédiatement le projet d'un grand voyage à travers tous les continents civilisés.

P. Lonniex

CHOSSES ET AUTRES

—D'après les derniers recensements, la population de la Russie serait de 110,483,522 habitants.

—Un Français vient de produire un nouveau tissu auquel il donne le nom de ramie, vu qu'il le fait avec les fibres de la ramie. Ce tissu a toutes les qualités de la soie et du coton, tout en ayant une consistance double.

—Il y a en Chine 25 évêques, 500 prêtres chinois, et au delà de 1,250,000 catholiques originaires du pays. Le nombre de ces derniers augmente de jour en jour. Au Japon l'église catholique obtient aussi de grands succès.

—Au Madagascar on peut tenir maison, bien vivre et avoir trois domestiques pour environ 70 centins la semaine. Les gages les plus élevés qu'une servante peut avoir par semaine sont six centins, et la laveuse est fort contente quand elle peut gagner trois centins par jour !

—Un journal de Tobolsk rend compte, en peu de mots, d'un mariage qui a eu lieu dans ces derniers temps entre un ex-officier russe, condamné à dix ans de travaux forcés dans les mines et au bannissement perpétuel, et une admirable jeune fille, en possession d'une grande fortune, qui avait suivi le condamné en exil. Le fiancé a été amené à l'autel de la prison, revêtu de son costume gris de mineur. Chacune de ses chevilles était rivée à une chaîne dont l'autre bout pendait à sa ceinture en fer. La cérémonie du mariage terminée, le mari et sa femme se sont dit un triste adieu, en exprimant l'espoir de se revoir un jour. Quand ?

VARIÉTÉS

Comment expliquer la chose ? Un homme ne cherche jamais autant à parler que lorsqu'il a une extinction de voix.

Un caporal instructeur apprend de son mieux les éléments de l'art militaire à deux conscripts fixes et l'oreille ouverte. Il leur explique la théorie de la marche et leur apprend le premier de tous les principes, celui qui ordonne au troupier français de partir du pied gauche.

—Arche, commande-t-il.
Aussitôt le conscript no 1 lève le pied gauche et le no 2 pied droit.

A cette vue le caporal s'écrie d'un ton militaire :

—Quel est donc l'imbécile de vous deux qui a l'incohérence subséquemment de lever péremptoirement les deux pieds à la fois ?

Le nouveau marié.—Vrai, Henri, j'ai pris un ange.

Le vieux marié.—Je n'en doute pas, mais attend un peu.

Le nouveau marié.—C'est la douceur même. Sa voix résonne comme une harpe. Ses.....

Le vieux marié.—Dans un an elle sera un accordéon.

Le nouveau marié.—Comment cela !

Le vieux marié.—Plus tu voudras la fermer, plus elle fera de bruit.

SOMMAIRE DU "ST-NICOLAS"
Du 21 octobre 1889

Un soldat (Marthe Bertin).—Le Flageolet enchanté (Paul Marion).—Chez le Barbier (***).—Promenades de deux enfants à l'Exposition (Maurice).—Le Tueur de daims (Meryem Coëh).—Boîte aux lettres.—Tirelire aux Devinettes.

Illustrations par Birch, J. Geoffroy, Decamps, E. Zier, Gaillard, etc., etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie.

Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Cht Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 541 - LOGOGRIPIE

Je suis de la couleur
D'une petite fleur ;
Que d'un pied l'on me prive
Oyez lecteur, qui m'arrive
Je deviens instrument
Harmonieux, charmant,
Etoffe utile et forte
Que maint navire emporte ;
Ou joli petit fruit
Que l'on mange sans bruit.
Qu'on m'ôte un pied encore
Au jeu chacun m'honore.
Si j'en perd un de plus,
On me hait, au surplus.

SOLUTIONS

No 538.—Le mot est : Neige.
No 539.—Le mot est : Ver-sion.
No 539.— 142857 devient : 428571
142857 x 3 = 428571

ONT DEVINE :

Mlle Rosette et F. C. L'Islet ; L. A. Taillefer, Ste Scholastique ; Dame C. Roy, Côte des Neiges ; Mlle Laura Moisan, Québec ; P. P. Daunais, St Louis du Mile-End ; Fréderic Le-roux, Ville St-Jean-Baptiste ; H. A. Bailey, J. N. Perreault, W. J. Jhaanvier, Trois-Ri-vières ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Joseph La-brecque, Mlle Clotilde Morache, Raoul Vé-zina, Mlle Olivine Vermette, E. E. Authier, Ernest Brunel, Montreal.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.



HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

19641



CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'alliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION

5 CTS NECTAR 5 CTS

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE

E. N. CUSSON,

FABRICANT, MONTREAL.

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dixième de trois et demi (3½) pour cent pour le semestre courant, a été déclaré sur le capital payé de cette banque, lequel sera payable à son bureau, à Mon réal, le et après LUNDI, le DEUX DECEMBRE prochain.

Les livres de transport seront fermés du 21 au 30 Novembre, ces deux jours inclusive-ment.

Par ordre, U. GARAND, Caissier.

Montréal, 23 octobre 1889.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au Bureau de la Banque, à Montréal, le et après le DEUX DECEMBRE prochain.

Les livres de transport seront fermés du 18 au 30 Novembre aussi prochain, les deux jours inclus.

A. DE MARTIGNY, Directeur-Gérant.

Mon réal, 24 octobre 1889.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Re-gnons.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese MONTREAL

Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Mon réal.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichis-sante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la cheve-lure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

ODILON LAFOND

CARROSSIER



182, rue St-Coréant

A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en ma-gasin.

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il degage infaillible-ment et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

12461, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les arti-cles suivants :

Les triples extraits culi-naires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bou-illes de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collofortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Savurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-teur, propriétaire et manufacturier des cé-lèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une dé-mangeaison et d'urticaire aux bras d'une souf-france terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabri-cant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Du-pont, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Mala-dies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeai-sons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés in-currables, ont été radicalement guéris par l'u-sage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démange ons de toute sortes
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la fleur.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel-ques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admi-rables et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les phar-maciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autres bijoux pour 60 jours nous enverrons ce beau joué d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de monies et bijoux etc, avec des termes très avantageux aux Agents. Ce joué est d'une qualité très fine et garanti de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seule-ment. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un joué volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO,
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.